L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

MERCREDI MATIN, 16 JUILLET.

Revue de la Presse.

La colère des démocrates contre M. le préfet du Rhône a pris un caractère épileptique.

On sait que l'honorable M. Ducros a pris [illegible] du vrai de la seule nul, que qu'il soit, ne peut pénétrer après cinq heures du soir dans l'intérieur de l'édifice occupé à Lyon d'Hotel-de-Ville et d'Hôtel de Préfecture, sans exhiber une carte constatant son identité.

Plusieurs conseillers municipaux, dans l'ignorance bien caractérisée de sa conséquence prodigieusement M. Ducros se sont pourvus de leurs cartes et, comme le dit le *Constitutionnel*, ils ont dû se replier en bon ordre.

M. les radicaux, gâtés sous M. Thiers, ne peuvent guère à l'idée des fonctionnaires du Sénat. — Ils s'y feront.

Pour le moment, leur organes grondent, tonnent, fulminent.

Le *Moniteur de Lonjumeau* se demande si M. Ducros n'est pas fou.

Ce que nous, il n'est pas fou!.... Il est bien fort sage, et fort bien inspiré par l'exemple de ces prédécesseurs. Il sait que M. Valentin a été retenu comme otage par les amis du conseil municipal lyonnais et que M. de Lesgès a été inhumainement avec la complicité de la municipalité stéphanoise. Il juge à propos de se tenir en garde contre les [illegible] du radicalisme et il a parfaitement raison.

Aussi arrive à Saint-Etienne, il a prises certaines précautions contre le peuple souverain, et l'on sait l'excellente réponse qu'il fit au maire, qui lui reprochait son attitude peu constante : — Ah ça! monsieur le maire, dit-il, est-ce que vous me trouvez une tête d'otage !...

Nous le répétons, la mesure de M. Ducros est aussi naturelle que juste.

Le *Français* nous apprend que les membres du conseil municipal de Lyon avaient pris l'habitude de rester en permanence dès qu'un événement politique de quelque gravité pouvait être pressenti. Dans la nuit du 24 au 25 mai dernier, un certain nombre de conseils municipaux du Midi demeurèrent en permanence, contrairement à la loi; il paraît que M. Barodet, avant de siéger à Versailles, avait l'habitude, quand des discussions importantes avaient lieu à Versailles, d'attendre à l'Hôtel de Ville ses dépêches particulières; il y passait la soirée, entouré des hommes d'action du parti radical lyonnais.

Les conciliabules, ajoute le *Français*, se prolongeaient une partie de la nuit, et l'on ne se méprait qu'après avoir délibéré sur la conduite à tenir en vue de sauvegarder les intérêts de la République radicale. Ces faits ont été signalés à l'Assemblée nationale par le vicomte de Meaux, et les avocats de la mairie centrale se sont bien gardés de la moindre dénégation. Il a été reconnu que les conciliabules organisés par la mairie centrale constituaient un danger pour l'ordre public.

Ces circonstances étant données, les hommes d'ordre ne peuvent que féliciter l'honorable et énergique préfet de l'Rhône de la mesure de sûreté publique et de sûreté personnelle qu'il a cru devoir prendre.

M. Vacquerie, troisième ou quatrième fils du MAITRE, interpelle directement le chah de Perse dans son journal.

Il le tutoie. Est-ce familiarité républicaine ou lyrisme respectueux? Peu importe.

— Tu viens de voir Londres, Berlin et Saint-Pétersbourg, et maintenant tu vois Paris. L'Angleterre l'a nommé sa flotte, la Russie son énormité, la Prusse son tas de victoires. Ce que la France et la République ont à te montrer pour tenir dans ton esprit la place qui leur est due, *ce sont nos désastres et nos divisions!*

Bien dit, citoyen Vacquerie! oui, la République peut montrer à Sa Majesté persane, c'est le spectacle de nos désastres.

Nasser-ed-Din ne pourra faire un pas dans Paris sans rencontrer quelque trace des calamités que l'avènement de la République a attirées sur notre tête.....

Après avoir justement constaté que la République ne peut offrir aux souverains qui visitent la France, qu'un affligeant et humiliant spectacle, le citoyen Vacquerie se console en affirmant au *chah* de Perse que ladite République est plus solide que jamais :

"La République aussi a subi une invasion. Quand, assassinée en Brumaire, étranglée en Décembre, elle a ressuscité en Septembre, on ne lui a pas choisi le gouvernement. La situation n'était pas comparable, après Sedan. On sentait la France perdue, et aucune monarchie n'était tentée de se perdre avec elle. L'aigle avait déjà "dit sur Bellegique." Personne n'a planté le lys. Le coq n'a pas chanté.

Les monarchistes ont laissé généreusement à la République la tâche impossible de réparer les fautes et les crimes de l'empire, de faire des armées sans soldats, de briser l'artillerie Krapp avec rien, de repousser tout un peuple avec personne. La France vaincue, les monarchistes ne se sont pas pressés. Paris avait des fusils et des canons, et ils pressentaient la guerre civile. La guerre civile éteinte dans le sang, ils ont attendu encore; il y avait les cinq milliards à payer et le territoire à libérer.

"Lorsque la République a en payé les cinq milliards et libéré le territoire, c'est alors qu'ils ont dit: A notre tour! Et ils ont donné l'assaut au gouvernement, qui, d'ailleurs, leur avait virgile, le succès facile. M. Thiers voulait la République, mais la République sans républicains, donc avec monarchistes, et les assaillants, grâce à lui, avaient dans la place toutes les intelligences dont ils avaient besoin. Cela n'aurait pas suffi. Au premier bombardement de votes, M. Thiers a fait ce qu'avait fait M. Trochu: il a capitulé. Et les monarchistes sont entrés dans la République comme les Prussiens dans Paris.

"Un bien! comme les Prussiens, ils n'en sont franchi que le seuil. Ils ne sont pas entrés dans le cœur de la place, et ils n'y entreront pas. La monarchie, qu'ils veulent relever, est toujours à terre, et la République, qu'ils veulent abattre, est toujours debout! Quelle monarchie aurait résisté à tant d'attaques, à tant de sapes, à tant de mines et de contre-mines? Quelle monarchie livrée à ses ennemis mortels comme la République a été même sous le gouvernement précédent, livrée aux orléanistes, aux bonapartistes et aux légitimistes, quelle monarchie ayant pour ministre des républicains, pour préfet des socialistes, et pour assemblée l'Internationale durerait, nous ne disons pas après deux ans, mais après deux jours?

"Cette coalition des trois monarchies contre la République qu'ils menacent depuis deux ans, qu'ils ont investie, qu'ils ont affamée, qu'ils ont vaincue, hiver, qu'ils s'efforcent de renverser—et qu'ils se renversent pas; voilà donc, Nasser-ed-Din, ce que j'ai fait pour cette solidité de la République."

Si le shah de Perse lit l'adresse du citoyen Vacquerie — ce dont nous ne doutons pas, ce souverain, dont l'humanité et l'intelligence sont universellement connues et appréciées, sera navré.

— Eh quoi! s'écriera-t-il dans la langue de Zoroastre, modifiée par le temps, eh quoi! ces braves Français qui m'ont si bien reçu, qui sont donc condamnés à subir perpétuellement cette République qui n'a rien montrer que des désastres et des divisions!

Après quoi, il retournera dans son pays et, instruit par la vue de nos malheurs par les aveux du citoyen Vacquerie, il mettra tous ses soins à éviter à ses sujets les désastres et les divisions que la triomphe complet—ou partiel de l'idée républicaine a toujours attirés sur les peuples.

SIMON BOURÉE.

VISITE DU CHAH AUX INVALIDES.

Voici, d'après le *Figaro*, le récit de la visite faite mercredi aux Invalides par le chah de Perse :

"Le Chah a traversé l'Esplanade et la cour d'honneur en voiture, au milieu de deux haies de vieux soldats — le reliquat de deux millions d'hommes! — selon l'expression pittoresque du gouverneur, le général de Martimprey.

Le général attendait Nasser-ed-Din sur le perron de la chapelle, ayant auprès de lui le colonel Horte, major, le chef d'escadron de Lentilly, son aide de camp, tous les officiers des différents services, cette des pensionnaires de l'hôtel que leurs infirmités ne retiennent pas dans leurs appartements, l'abbé Lartigue, aumônier, et M. Crépinet, l'architecte de l'église et du dôme.

Le chah était très gai, très souriant; il a salué de la main les officiers et les dames, et a paru charmé de voir, dans cet asile de la vieillesse, les enfants qui battent le tambour. A ce moment, le docteur Tholozan remarqua dans la foule son ami le baron Larrey et lui serra les mains avec effusion.

— Qui est-ce? demanda le chah.

— Le baron Larrey, répondit le docteur.

— Larrey, Larrey!..... si jeune!..... le fils!

Et il invita gracieusement le baron à l'accompagner.

Arrivé derrière l'autel de la chapelle, Nasser-ed-Din parut très impressionné à la vue des deux cariatides de l'autel, qui semblent garder l'entrée du tombeau. Le docteur Tholozan lui traduisit en persan l'inscription :

"Je veux que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé."

Au moment de descendre dans la crypte, le chah retira son sabre et le donna à garder à un des princes. Longtemps il contempla le sarcophage qui recouvre les restes de Napoléon. Puis, comme pour chasser les idées sombres, il se retourna et s'inclina au nom des vieux officiers qui le suivaient, demandant à chacun le nom de la bataille où il avait été blessé, et priant le général de noter tous ceux à qui il parlait.

Après de chah se tenait le gardien Hendler, vieux sergent-major. Lui voyant la médaille de Sainte Hélène, il lui dit :

— Waterloo! quel âge?

— Seize ans, dit-il, répondit le vieux grognard.

Le chah s'arrêta dans la pourtour de la crypte. Il s'arrêta à un fauteuil de drapeaux et les examina ch à un avec intérêt. Un surtout parut le frapper. Il questionna — en français toujours — mais on comprenait que les verbes et les substantifs.

— Dragons!

— Oui, sire, répondit le soldat.

— Et Waterloo, sire, prit à la bataille d'Eylau, dit le vieux soldat.

— Eylau! s'écria-t-il. Eylau! Prussiens! Vieux Nasser-ed-Din.

Et il étend le vieux drapeau, dont il montre l'aigle noir aux assistants.

J'avoue que tous les spectateurs de cette scène étaient absolument émerveillés. Le chah jouit un instant de son triomphe. Il montra une colonne.

— Marengo!..... dit-il.

— Oui! Forey, Bazaine!.....dit le chah en souriant.

Il sort de l'église, et, par les galeries, se rend au musée d'artillerie. Il parcourt la salle des armes et examine toutes les curiosités avec intérêt. Toutefois, la grossièreté des objets exposés paraît le frapper davantage que l'énorme dimension de ces armes de nos preux, qui semblent aujourd'hui la déponille des géants.

Il passe à la salle des modèles de canons. Là, tout le charme. Il se fait expliquer par un officier d'artillerie les différentes transformations des bouches à feu. Dès qu'il aperçoit un canon se chargeant par la culasse, il le désigne du doigt et s'écrie triom ihalement :

— Actuel!

C'est le dernier mot que j'ai entendu. Cette visite a duré une heure et demie. Le chah remonte en voiture, serre la main du général de Martinprey et part pour le bois, où il va faire une petite promenade avant le dîner.

Ce récit de la visite de Nasser-ed-Din à l'Hôtel des Invalides est rigoureusement exact. Je l'ai fait sans phrases, comme une sténographie. On sera frappé de la connaissance qu'a notre hôte illustre de l'epopée impériale. Mais ce qui nous a le plus ému, c'est l'intonation avec laquelle — montrant l'aigle des vaincus d'Eylau aux vaincus de 1870, — il a dit :

— Autrichien! non!..... Prussien!"

☞ Il est universellement reconnu qu'il y a beaucoup à gagner à se servir des machines à coudre de Grover et Baker; ce qui le prouve, d'ailleurs, c'est leur immense succès de vente. Dépôt général pour le Sud, au No 107 de la rue du Canal.

Notes sur la Perse.

VI.

Malcom Khan est avec le Sadrazam le gouvernement de la Perse. Bien ne s'est fait dans le pays depuis dix ans sans son impulsion ou son approbation. C'est un petit homme de quarante-cinq ans, maigre, au teint basané, à la barbe rare, aux yeux noirs et ardents; la physionomie est habituellement sérieuse, mais dès qu'une conversation sait engagée, elle s'éclaire d'un sourire bienveillant et spirituel. La voix de Malcom Khan est douce et voilée; parfois, en causant, il semble qu'une gaîté du tréfonds domine toutes les paroles de cet homme d'Etat. C'est qu'en effet il connaît les hommes; il ne voit autour de lui que ruses, intrigues, actions intéressées; il a souffert la persécution et l'exil; profondément patriote, il a vu jusqu'aujourd'hui sa patrie en proie à un despotisme avilissant; instruit, savant même, d'une intelligence élevée, d'un grand cœur, il a été jusqu'à présent environné d'ignorants, de fanatiques, de charlatans, tous acharnés à étouffer son œuvre naissante.

Puisque j'ai dit jusqu'à présent la vérité, sans flatterie, j'ajouterai, sans trop de pitié, que le mensonge est un jeu pour les Persans. Est-ce un besoin de leur imagination, qui voit ce qu'il existe pas? Est-ce l'effet d'un naturel dépravé? Il n'est que trop certain qu'en Perse, jamais l'acte ne répond aux paroles. Ecoutez parler un Persan, je devrais dire tous les Persans sans exception. A peine l'Européen est-il entré chez eux qu'il est "l'ami," le "confident"; on lui dira tout, surtout ce qui est "secret"; c'est une si douce chose! Tout! Où la rêve toute la vie..... à peine la trouve-t-on une fois. Ce n'est là qu'un prélude. Les protestations, les offres, les serments pleuvent chez ce peuple de l'hélinlies. Que peut un Européen contre un pareil torrent? Comment se doutera-t-il que, de tout ce qu'il dit, le Persan ne pense pas un mot? que tout à l'heure, pressé à l'instant, une mauvaise histoire lui viendra de ce Persan si affectueux? A la légation de Perse, à Pétersbourg, un des secrétaires me disait naïvement: "De tous les Orientaux, je crois que Malcom-Khan est le seul qui sache tenir sa parole!"

C'est par sa réputation d'honnêteté, par l'ascendant même de sa probité que Malcom-Khan est parvenu à séduire Nasser-Eddin. Il avait à lutter contre tout un parti de prêtres et d'intrigants de cour: mais par le seul effet de sa bonne foi, il a su bon sens, il en est venu à bout. Malcom est un révolutionnaire dans le sens le plus large et le plus étendu du mot. En voici une preuve en deux, qui, je crois, tout peut-être pas du goût de tout le monde.

Il y a vingt ans, profondément frappé des hautes conceptions maçonniques et des résultats qu'en pourrait tirer un homme d'Etat qui saurait les manier, certain d'attrer par que les Orientaux, par leur disposition religieuse et mystique, seraient éminemment propres à devenir franc-maçons; Malcom-Khan, qui était bien jeune alors, proposa à Nasser-Eddin d'établir une loge centrale à Téhéran. Il fit valoir auprès du shah tout l'honneur qui rejaillirait sur la royauté, instigatrice d'idées si grandes: il fit valoir le serment qui liait les initiés et qui à tout jamais les enchaînerait au trône; il fit valoir bien d'autres choses, si chaudement, que Nasser-Eddin autorisa ce qu'on voulut.

Malcom Khan reçut chez lui une foule d'amis qui voulaient être initiés. La curiosité y en mêlant, les indifférents s'y rangèrent. On venait de Tavris, on venait d'Ispahan; on venait surtout du Mazendéran, province révolutionnaire, sans cesse agitée par des convulsions politiques et religieuses, et du reste en proie à un anarchie totale. Et que faisait-on, une fois réunis? On faisait le catlan, on parlait humanité, civilisation, honneur. On parlait de l'idée d'aimé immortelle; on remettait sur le tapis le problème de la destinée.

Cependant les Persans, qui entraînent là comme dans un moulin, s'étonnaient de ce la chose ne fût pas plus secrète. Ils étaient déçus. Ils avaient espéré je ne sais quoi de mystérieux et de terrible, peut-être une bonne conspiration. Et pas du tout: on se contentait d'idées généraux, de théories vieilles de six mille ans. Les Persans peu à peu s'en allèrent ailleurs.

Quant au shah, lui non plus n'était pas content. Ce n'était pas ce qu'on lui avait promis. D'abord on avait un peu déserté sa cour pour aller chez Malcom Khan; sa jalouse orientale s'était éveillée: il avait craint d'être éclipsé par un sujet trop puissant; puis, on étaient ces profits, ces honneurs dont la royauté devait s'enrichir? Enfin, pour achever notre grand-maître de la maçonnerie persane, on dit au shah qu'à coup sûr il y avait là-dessous un complot, que Malcom Khan aspirait à la lutte terrible de demain. C'en était trop. Malcom Kahn reçut l'ordre de partir pour l'exil. Mais sa tentative, malgré ces défauts enfantins, ne fut pas perdue. Elle contenait un germe de vie. En effet, chez ces peuples impressionnables, les grands mots amènent parfois les grandes idées, et celles-ci les grands actes. A force de parler humanité, civilisation, honneur, les fils de Zoroastre de Téhéran ont habitué leurs cœurs, stériles à la pensée de voir chez nous chacune de ces choses, et dans ces faits, d'abord, ces significations, nous pouvons voir le point de départ du voyage de Nasser-Eddin.

Malcom Khan resta assez longtemps en exil. Il avait choisi Constantinople pour résidence. Il y connut M. Bourée, ancien ministre de France lui apparaissait alors comme le foyer constant, ce fut pour lui un sympathie pour nous, étiqué à son tour d'abord. Après la permission de rentrer en

DIVERS.

JARDIN DE MAGNOLIA.

Les plus belles et les plus agréables [illegible] d'ornementation, d'arbres, fleurs, [illegible] fontaines, fleurs, [illegible] etc.

LE DIMANCHE GRAND CONCERT GRATIS AU BAL.

Restaurant et bons vins en tous [illegible] et [illegible] [illegible]

Les jardins de [illegible] se trouve en bon [illegible] Jardin.

Ouvert chaque jour.

Dans le jardin se trouve un bon [illegible]

RICHARD HOMANN.

Consulat de France

A LA NOUVELLE-ORLEANS.

A VIS est donné aux ALSACIENS-LORRAINS qui, par l'éloignement du lieu de leur résidence, sont dans l'impossibilité de se présenter au Consulat, qu'aux termes d'une circulaire du ministre de la justice, ils ont la faculté de déclarer, par voie de correspondance, pour opter en faveur de la nationalité française, et qu'en vertu de la décision du Conseil d'Etat, ils sont dispensés de la formalité de l'enregistrement de leurs actes de naissance, mariage, décès et lieu de naissance, leur cette service. Ce délai pour formuler ces demandes expire le 30 septembre 1873.

avril—1y

Manuel National Bank of New Orleans.

Nouvelle-Orléans, 1er juillet 1873. — A une réunion des Directeurs aujourd'hui, un dividende de CINQ ET DEMI POUR CENT SUR AUTIONS FAIRES, et un dividende de 10 [illegible] POUR CENT sur actions, ont été déclarés payables après-midi, payables à partir de lundi, 14 courant.

JOS. MITCHELL, Caissier.

2 juil—1m

Compagnie des moulins à coton de Gullett.

Fabrique à Amite, Louisiane.

NOUVEAUX MOULINS à coton de Gullett, pour travail léger.

Prêts à tourner, 1 mais, de Gullett.

Moulins à coton de tout genre réparés à la Fabrique.

Les doubles de toutes les parties de moulin, [illegible] et [illegible] sont en vente chez [illegible] et de fabrication [illegible] [illegible] [illegible]